

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Consubstantiation

Hélène Legendre-De Koninck, *Les racines de pierre, précédé de La terre émergeait à peine de son collier de nuit*, Montréal, Triptyque 1992, 68 p.

Jocelyne Laurin, *Voyageance*, Sainte-Agathe-des-Monts, Les Productions du galet, 1991, 72 p.

Marie-Christine Arbour, *Un jeu de mord et de crache*, Montréal, Les Éditions du Jaspe, 1991, 56 p.

Carole Lamoureux, *Un éclair entre l'écorce des mots*, Montréal, Les Éditions du Jaspe, 1991, 56 p.

Caroline-Anne Coulombe, *L'absence*, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1991, 54 p.

Jean Coutin

Number 67, Fall 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38882ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Coutin, J. (1992). Review of [Consubstantiation / Hélène Legendre-De Koninck, *Les racines de pierre, précédé de La terre émergeait à peine de son collier de nuit*, Montréal, Triptyque 1992, 68 p. / Jocelyne Laurin, *Voyageance*, Sainte-Agathe-des-Monts, Les Productions du galet, 1991, 72 p. / Marie-Christine Arbour, *Un jeu de mord et de crache*, Montréal, Les Éditions du Jaspe, 1991, 56 p. / Carole Lamoureux, *Un éclair entre l'écorce des mots*, Montréal, Les Éditions du Jaspe, 1991, 56 p. / Caroline-Anne Coulombe, *L'absence*, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1991, 54 p.] *Lettres québécoises*, (67), 41–42.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Hélène Legendre-De Koninck, *Les racines de pierre*, précédé de *La terre émergeait à peine de son collier de nuit*, Montréal, Triptyque, 1992, 68 p., 12,95\$.

Jocelyne Laurin, *Voyageance*, Sainte-Agathe-des-Monts, Les Productions du galet, 1991, 72 p., 12,95\$.

Marie-Christine Arbour, *Un jeu de mord et de crache*, Montréal, Les Éditions du Jaspe, 1991, 56 p.

Carole Lamoureux, *Un éclair entre l'écorce des mots*, Montréal, Les Éditions du Jaspe, 1991, 56 p.

Caroline-Anne Coulombe, *L'absence*, Hearst, Les Éditions du Nordir, 1991, 54 p., 10\$.

Consubstantiation

Au risque de l'éternel silence, cinq poètes,
qui en sont à leurs premières armes, s'efforcent de perforer
le périmètre du poème afin d'en retrouver la substance.

POÉSIE
Jean Coutin

IL N'EST PLUS QUESTION DORÉNAVANT de se «contenter» d'explorer la potentialité, la capacité génératrice du discours poétique. Sans doute la poésie telle qu'elle est pratiquée par plusieurs générations nouvellement venues à cette discipline conserve-t-elle la «passion du dehors» (Blanchot), ce détour par lequel elle cherche à se reconnaître, mais elle a d'abord et avant tout fait l'heureux deuil de la vérité. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'entre *Les racines de pierre* et *L'absence* ne puisse s'insérer une quête de l'absolu du poème. Toutefois, cette quête est envisagée dans la perspective d'un rapport étroit entre l'existence et la finitude de l'être, tant et si bien que Carole Lamoureux peut se permettre de parler de l'Autre comme d'une «Ivresse d'une perfection» (p. 24). L'étrangère, la parole poétique, devient d'autant plus étrangère, nous dit Jocelyne Laurin, que «J'ai marché à côté de mes pas pour me sentir moins seule» (p. 33). On reconnaît là une voix étrangère qui circule, parmi d'autres, dans le corps vivant du poème. La question de l'origine du poème ne se pose plus, elle se parcourt.

Prémices

L'inscription du temps dans la chair de la pierre, de l'instant dans l'éternité occupe presque à elle seule le recueil d'Hélène Legendre-De Koninck intitulé *Les racines de pierre*, précédé de *La terre émergeait à peine de son collier de nuit*. Par un travail patient et grave sur la figuration des premiers moments du monde, elle parvient à nous donner à voir la forme embryonnaire, archétypale de ce qui constitue désormais notre paysage commun. Bien qu'il ne soit à proprement parler jamais question, du moins dans *La terre...*, d'actualité, il n'en reste pas moins que derrière la quintessence du temps à laquelle est convié le lecteur surgit une étonnante impression de familiarité :

*Il aurait voulu
Construire son temple
Sur les hauteurs pensive
D'un oiseau très secret.* (p. 29)

La densité des matières premières auxquelles renvoie sans cesse l'écriture de Legendre-De Koninck ne place pas pour autant ce recueil sous le signe de l'immobilité. Autant la pierre que la mémoire, autant le silence inaugural que la sécheresse de l'immensité indiquent la possibilité toujours ouverte du désastre. «Une ligne brisée une figure à la recherche de son centre» (p. 41), vestiges d'un temps d'avant, habitent un «continent oblique» (p. 19) où tout est à venir et où tout, du même coup, est menacé par sa fin. Cette menace se fait bien sentir dans *La terre...* par le recours à des jeux de sonorité qui ralentissent la lecture et diffèrent longuement la venue du point final :

*Elle adhère à la parole par gravité
À la limite entre la fièvre et le désir
À la pointe du frisson.* (p. 14)

Dans *Les racines de pierre*, le déchiffrement du dispositif de la représentation inscrit dans la pierre du temple d'Angkor trahit une infranchissable distance de la poète au sculpteur et du sculpteur au règne minéral. Le «sang d'histoire» (p. 50) qui cherche à s'écrire trop ostensiblement vient infirmer l'expérience de l'image sensible à laquelle nous avait habitués *La terre...* En fait, Legendre-De Koninck excelle véritablement dans la forme brève, «sur le fil tendu Du silence» (p. 22), entre la pierre et la pensée de la pierre.

Empreintes et emprunts

Envisagés comme le parcours du chemin qui aboutit à l'autre, les dix-neuf poèmes du premier recueil de Jocelyne Laurin, *Voyageance* déploie une série d'expériences personnelles miniatures que l'écriture cherche à transfigurer. «Me nommer» (p. 16), telle est l'ambition avouée du sujet inscrit dans le texte. Or, rien au monde ne requiert plus



de virtuosité que d'apposer sur une réalité fuyante un langage qui fuit à son tour :

*Mes mots sont en exil
Au pays de l'errance
À la recherche de moi
de toi (p. 14)*



Le procès de la nomination est ainsi subordonné à une part d'arbitraire que seule la violence d'un acte immédiat comme «Cracher le sortilège [...] expulser/ma servitude» (p. 15) pourrait conjurer. La pulsion du désir qui se fait entendre ne parvient pas à prendre forme en raison de l'impossibilité du langage poétique à se conformer à une réalité unique. Qu'à cela ne tienne, Laurin inverse la procédure de telle sorte que le référent ait à incorporer et une forme fixe et une matrice qui constitue en quelque sorte un au-delà du poème.

Ainsi, les empreintes que laissent les mots sont déterminées par une série de contraintes formelles qu'impose l'identité de substance entre soi et l'autre en soi :

*Petit soldat brave et bon
[...]
que sais-tu de moi ?
Toi qui te loges
dans mes casernes (p. 42)*

Cette identité ne réduit nullement le sujet à lui-même, mais le soumet au «désir immense du Vivant» (p. 60). «Parlant juste à côté de [sa] voix» (p. 33), il emprunte à d'autres ce qui le rend narrable, c'est-à-dire ce qui lui permet d'être raconté dans toute sa complexité. Aussi, les recours de Laurin à des poèmes où la répétition impose sa loi, à des symboles de survie que véhicule l'actualité («La surprenante ténacité du Liban», (p. 37), à des littératures diverses (on sent la présence de Saint-Denys-Garneau, de Prévert, de Vian, peut-être de Nelligan) forcent-ils à relire *Voyageance* dans la perspective d'une parole éminemment partageable, proche d'un «...silence à nous [...] qui saurait te dire» (p. 67-68).

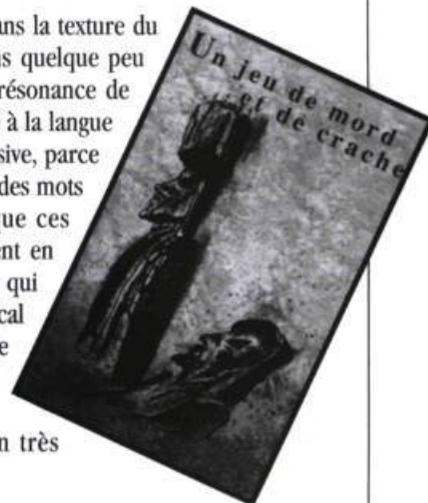
Corps à la dérive

Il est aussi question de silence dans le premier recueil de Marie-Christine Arbour, mais nullement dans une perspective humaniste. En fait, *Un jeu de mord et de crache* est traversé par toute une phraséologie apocalyptique qui lui sert de repoussoir. Ici, Arbour fait l'expérience poétique de la fin, de la parole pulvérisée. «S'emplèrent les lèvres» (p. 8) et tout reprend alors le goût de la terre. Le silence, la «dérive» (p. 15), le «naufrage» (p. 16), le «deuil» (p. 28) et autres

signes de déréliction sont autant de scansions du chemin de l'être vers la confusion des règnes et la décomposition :

*Le soleil blasé boule de fer se visse à l'œil. L'azur
craque d'un rire de braise et les bouches crépitent des
crachats. Désert. Les mots se terrent. (p. 33)*

Cette confusion cherche à se faire sensible dans la texture du poème par un appel constant à des allitérations quelque peu complaisantes qui ont le défaut d'amplifier la résonance de l'arbitraire et de ne pas démontrer de sensibilité à la langue (ce à quoi s'ajoute d'ailleurs une utilisation abusive, parce que simple, du jeu de mots. Exemple : «Il pleut des mots d'y vers», p. 24. Cela dit, il faut admettre que ces techniques (qu'il faudrait dépasser) constituent en quelque sorte une décomposition de structure qui se fait l'écho musical (ou bruyant) et grammatical de l'anéantissement de tout épiphénomène. Reste qu'*Un jeu de mord et de crache*, nourri d'inconfort absolu et de la pente progressive de tout point de repère, n'échoue que de façon très imprécise sur l'indétermination.



Inénarrable

Il est des recueils, comme celui de Carole Lamoureux, qui font honneur à l'obscurité. On y prend un malin plaisir à faire souffrir le lecteur en imprimant une dizaine de mots, répartis sur trois vers, au centre d'une gigantesque (ô combien !) page blanche. S'il m'en souvient bien, c'est Baudelaire (mais cela fait déjà plus d'un siècle) qui avouait qu'il y a une certaine gloire à n'être pas compris !

La note de l'éditeur en quatrième de couverture de *Un éclair entre l'écorce des mots* m'offre une piste de lecture : «des poèmes incisifs qui fouillent les racines intimes du désir». Je l'accepte, je le crois. Entre l'écorce et quoi ? Fouiller des racines ? Je ne rencontre au fil de ma lecture que termes, simples ou complexes, mis en apposition qu'infinities tirées du néant stylistique que propositions rompues et interrompues. Nul doute que la forme des poèmes de Lamoureux est modulée par la structure de ce diable de désir :

*Cristallins obscurs
Durcis sur les placards
Antichambre éphémère (p. 14)*

Lamoureux appartient à cette école qui veut que la forme du poème reflète son contenu. C'est encore trop les distinguer.

